

ANGELO BEOLCO
dit RUZANTE

Retour de guerre

suivi de

Bilora

Traduit de l'italien et adapté par
Jean-Louis Benoit

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
Parlamento de Ruzante che iera vegnù de campo
Bilora

Publication réalisée avec le soutien du
Théâtre National de Marseille



© 2005, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15
www.solitairesintempestifs.com
ISBN 2-84681-128-8

*Retour de Guerre et Bilora ont été créés le 9 mars 2005
au Théâtre de Nîmes et repris au Théâtre National de
Marseille La Crieé le 17 mars, dans une mise en scène
de Jean-Louis Benoit.*

Retour de guerre

RUZANTE : Manuel Le Lièvre
MENATO : Jean-Marie Frin
GINA : Marie Vialle
LE SPADASSIN : Philippe Faure

Bilora

BILORA : Manuel Le Lièvre
PITARO : Jean-Marie Frin
MESSIRE ANDRONICO : Philippe Faure
DINA : Marie Vialle
TONINO : Remi Sébastien et Yan Tual

COLLABORATION ARTISTIQUE : Karen Rencurel
DÉCOR : Alain Chambon
COSTUMES : Marie Sartoux
MAQUILLAGE ET PERRUQUES : Paillette
LUMIÈRES : Maurice Fouilhé
SON : Jean-Claude Leita

PRODUCTION : Théâtre National de Marseille La Crieé, en
coproduction avec le Théâtre de Nîmes

RUZANTE

On ne sait pas grand-chose de la vie de l'auteur-acteur Angelo Beolco, surnommé Ruzante. Il semble qu'il soit né en 1496 et mort en 1542, à Padoue. Il était fils « naturel » d'un médecin. À vingt-cinq ans, il trouve en la personne d'Alvise Cornaro un protecteur éclairé et un véritable ami, type représentatif de ces nobles intelligents, passionnés d'art et de savoir de la Renaissance. Beolco devint son intendant, administrateur et fermier. Par ailleurs, Alvise Cornaro avait constitué à Padoue une petite cour : Angelo Beolco y organise les fêtes et les spectacles. Cette double condition le met en contact permanent aussi bien avec la paysannerie qu'avec le milieu aristocratique et l'élite culturelle de Padoue et de son université. Angelo Beolco se révèle un acteur exceptionnel et impose le personnage de Ruzante auquel il ne cessera plus de s'identifier. Il se produit à Venise entre 1520 et 1526, mais c'est surtout à Padoue qu'il exerce ses talents et aussi, parfois, sur l'invitation de l'Arioste, à Ferrare, entre 1529 et 1532, où il vient jouer devant la cour ducale. Il meurt le 17 mars 1542. Avec Ruzante, le paysan, objet depuis des siècles d'une satire cruelle, cesse d'être une caricature pour devenir un véritable personnage de théâtre qui domine la scène.

Le théâtre de Ruzante, redécouvert à la fin du XIX^e siècle, fut peu joué en France : Jacques Copeau en 1927, Charles Dullin en 1929, Jean-Louis Barrault en 1955 et 1966, Marcel Maréchal en 1962 firent découvrir un auteur dont le théâtre était dominé par la parole de l'éternel opprimé, du paysan spolié par la noblesse des villes, du moins que rien, d'un antihéros par excellence, ancêtre des Woyzeck et des Schippel. Certains ont pu voir dans ce théâtre les origines de la Commedia dell'arte. Peut-être l'importance d'Angelo Beolco est-elle restée ensevelie en raison de ses pièces écrites dans un dialecte, l'ancien padouan rustique, dont aucune traduction française ne peut vraiment restituer les rudesses. Ruzante n'est pas un styliste, il ne se soucie pas de littérature, il ne peint pas d'après les modèles anciens (mérite rare à son époque) : « il fait vrai », « il fait vivant ». Ruzante n'est pas l'Arétin, encore moins Machiavel ou l'Arioste, ses contemporains. Il écrit comme on parle, il est cru, trivial, violent. Mais il se distingue surtout de ces grands écrivains en ce qu'il est avant tout un homme de théâtre : « *Molte cose stanno ben nella penna, che nella scena starebben male* ». (« Beaucoup de choses font bien par la plume qui sur la scène feraient mauvais effet. ») À la fois acteur et auteur, il connaît parfaitement le mouvement de la scène, l'activité du dialogue, la vérité du langage parlé, et son invention comique paraît inépuisable. Dramaturge réaliste, le premier en date en Europe, franc, direct, allant à visage découvert, puisant aux sources de la vie et des conflits de son époque, impudique tranquille, exact dans le langage ordurier, Ruzante est une figure à part en cette « Renaissance » attachée aux Belles Lettres et à l'Antique. Il a su donner sa suprême expression au théâtre populaire.

ÉCHOUER À VENISE

Dans ces deux pièces en un acte, deux étrangers en loques échouent à Venise : Ruzante et Bilora. Le premier compte y trouver du repos, le second vient y combattre. Cette Venise-là n'est pas celle de Goldoni : elle n'est pas riante, elle n'est pas claire et laborieuse ; la ville est noire, sombre, nocturne. Nos deux hommes arrachés à leur campagne pour retrouver leur femme mesureront là, dans la grande cité des Doges, la tragique immensité de leur solitude. Ils viennent de loin : c'est fracassés, affamés, déchirés qu'ils échouent à Venise, comme deux vieilles barques disloquées ayant bravé les tempêtes. Venise est leur extrémité. Ni Ruzante ni Bilora n'iront jamais plus loin. Aucun des deux n'y retrouvera celle qu'il aime. Aucun ne résoudra les choses à son avantage. Ruzante sera roué de coups et Bilora finira certainement torturé et pendu sur une place. Tous deux ont échoué à Venise...

J.-L. BENOIT

Retour de guerre

PERSONNAGES

RUZANTE

MENATO

GINA

LE SPADASSIN

L'action se passe à Venise.

Scène I

Haletant, Ruzante apparaît en soldat, déchiré, sale et couvert de poussière. Il tient une lance.

RUZANTE. — Ah, m'y voilà quand même arrivé dans cette Venise ! Moi qui me suis souhaité d'y arriver plus que ne s'est jamais souhaité d'arriver à l'herbe fraîche une jument maigre et poussive. Je vais enfin me refaire. Et je me paierai du bon temps avec ma Gina, qui est venue s'installer ici.

Le chancre soit aux champs de bataille, à la guerre et aux soldats, et aux soldats et à la guerre ! Sûr qu'on ne m'y reprendra plus à l'armée ! Plus jamais je n'entendrai ces bruits de tambour, comme je les entendais, ni les trompettes, ni crier « aux armes ! »... Alors, tu n'auras plus peur ? Parce que, moi, quand j'entendais crier « aux armes ! », j'étais comme une grive qui a attrapé une flèche. Et les fusils, et l'artillerie... Sûr qu'ils ne me rattraperont plus. Ou alors, dans le cul, oui !

Et les flèches maintenant ? et déguerpir ? Je dormirai tout mon sommeil, oui. Et je mangerai, oui, et ça me fera du bien. Pute, quelquefois il n'y avait presque pas moyen de chier, et que ça fasse du bien.

Oh, Saint Marc ! Saint Marc ! Me voilà quand même ici, en sécurité. Chancre, j'ai été vite à venir. Je crois que j'ai fait plus de soixante lieues par jour. J'ai mis trois jours de Crémone à ici. Poh ! il n'y a pas tant de chemin qu'ils le disent. Ils disent que de Crémone à Brescia il y a quarante lieues. Tu parles, on fait ça en une minute ! Il n'y en a même pas dix-huit ! De Brescia à Peschiera, ils disent qu'il y en a trente. Trente ? Mais oui, va te faire voir ! Il n'y en a même pas seize. De Peschiera à ici, combien ça peut faire ? J'ai mis un jour. C'est vrai que j'ai marché toute la nuit. Oh oui, jamais un faucon n'a volé autant que j'ai marché. Par ma foi, les jambes me font sacrément mal. Et pourtant, je ne suis même pas fatigué. Dame ! la peur me chassait, le désir m'a porté. Je crois que mes souliers l'auront payé, eux. Je vais voir. (*Il les regarde.*) Je ne te le disais pas, moi ? Que le chancre me mange, je n'en ai pas fait exploser un ? Voilà ce que j'aurai gagné aux champs de bataille. Que le chancre me mange, oui ; même avec les ennemis au cul, je n'aurais pas dû marcher autant. J'ai fait un beau bénéfice. Mais je suis peut-être dans un coin où je pourrais en voler une paire, comme pour ceux-là que j'ai volés à un paysan sur le champ de bataille.

Franchement, ce ne serait pas mal d'être aux champs de bataille pour ce qui est de voler, si on n'était pas soi-même fauché par de grandes peurs. Au diable le butin ! Je suis ici, en sécurité, et quasiment je ne crois pas y être. Et si je rêvais ? Ce serait vraiment une saloperie. Sûr que non, je ne rêve pas. Je ne suis pas monté en barque à Lizzafusina ? J'ai même été à Sainte-Marie-de-l'Enfant-Jésus pour faire mon vœu. Et si moi, ce n'était plus moi ? Si j'avais été tué au champ de bataille ? Et si j'étais mon esprit ? Elle serait bien

bonne. (*Il mange quelque chose.*) Non, chancre ! les esprits ne mangent pas. Je suis moi, et je suis vivant. Donc, si je savais où trouver ma Gina, ou mon compère Menato, puisque je sais qu'il est lui aussi à Venise. Chancre, ma femme va avoir peur de moi, maintenant. Il faut lui montrer que je suis devenu un brave. Eh, de toute façon je suis devenu un brave, puisque je me suis tiré de la gueule des chiens. Menato va me questionner sur la guerre. Chancre, je vais lui en raconter de belles. (*Il aperçoit un homme.*) Mais il me semble que c'est lui. Oui, c'est bien lui. (*Il appelle.*) Oh ! C'est moi, Ruzante !

Menato apparaît.

Scène II

Menato et Ruzante.

MENATO. – Mais c'est bien vous ? Qui vous aurait jamais reconnu ? Vous êtes si ratatiné que vous avez l'air d'un brochet frit. Jamais je ne vous aurais reconnu. Enfin, soyez le bienvenu.

RUZANTE. – Ratatiné, vraiment ? Si vous fussiez là où je fus, moi, vous ne diriez pas ça.

MENATO. – Vous arrivez tout droit du champ de bataille ? ou bien vous avez été malade ? ou en prison ? Vous avez une sale mine. Vous ressemblez à un traître. Pardonnez-moi, j'en ai vu une centaine de pendus qui n'avaient pas une aussi sale mine que vous. Je ne dis pas, vous comprenez ? que vous avez une sale mine en

tant qu'homme, vous comprenez ? mais que vous êtes tout pâle, tout pourri, tout fumé. Chancre, vous avez dû être serré de près par les chiens.

RUZANTE. – Mon ami, ce sont les cuirasses de fer qui donnent cette sale mine. Autant elles pèsent, autant elles vous enlèvent de chair. Et puis, de boire si mal, de manger encore pire... Si vous fussiez là où je fus, moi !

MENATO. – Chancre ! Vous parlez distingué. Vous avez changé de langue : vous parlez comme à Florence.

RUZANTE. – Eh, qui va de par le monde fait ainsi. Mais si je parlais français, vous ne me comprendriez pas. La peur m'a appris le français en un seul jour. Chancre, les airs qu'ils prennent, ces Français, quand ils disent : « Vilan, couquin, pagiar, per le san Diou, je te mangerai la goule ! »

MENATO. – Que le chancre les mange eux-mêmes ! Je comprends bien « lui manger la goule », mais je ne comprends pas les autres mots. Expliquez-moi, vous voulez bien ?

RUZANTE. – Volontiers. « Vilan », veut dire villageois, vous comprenez ? « Couquin » veut dire coucou, un cocu : villageois cocu. « Pagiar », une maison de paille ; vu que nous vivons dans des maisons de paille : villageois cocu qui vit dans une maison de paille. « Per le san Diou », par l'amour de Dieu.

MENATO. – On les paye assez cher, ces maisons de paille ! Que ces mensonges leur rentrent dans la gorge !

RUZANTE. – Et c'est par là qu'il faudrait les pendre, les propriétaires.

MENATO. – Poh ! Vous avez un manteau plus long que votre casaque de cuir.

RUZANTE. – Mah, je l'ai pris tel quel à un vilain (parce que j'avais froid, moi) à un vilain de là-bas. Chancre, ce sont de sales avars, ces vilains-là : pour un sou, ils laisseraient crever quelqu'un.

MENATO. – Poh, j'ai maintenant l'impression que, parce que vous êtes soldat, vous croyez que vous n'êtes plus un vilain, vous !

RUZANTE. – Non. Moi je dis, vous comprenez ce que je dis ? moi je dis qu'ils ne sont pas aussi accueillants que nous, les Padouans. Les vilains, ce sont ceux qui font des vilénies, pas ceux qui vivent à la campagne.

MENATO. – Chancre ! Vous sentez je ne sais quelle drôle d'odeur...

RUZANTE. – Oh, quelle odeur ? Ce n'est pas une mauvaise odeur, c'est l'odeur du foin ; vu que pendant quatre mois j'ai toujours dormi sur des tas de foin. Je peux vous dire que les lits ne m'ont...

MENATO. – Ne bougez pas : je crois bien (*il saisit quelque chose sur le manteau de Ruzante, entre deux doigts*) que ça, c'est un chardonneret sans ailes.

RUZANTE. – Oh, ne me parlez pas des poux ! À l'armée, les miettes de pain, quand elles tombent sur vous, il

leur pousse aussitôt des pattes, un bec, et elles deviennent des poux. Le vin, quand tu l'as bu (parce qu'on a toujours envie de faire du mal et qu'on ne peut pas en faire autant qu'on voudrait) il te fait venir des taches rouges et te fait du mauvais sang, et il te flanque la gale, des croûtes, des champignons et des pustules sur tout le corps.

MENATO. – Je vois bien que vous en êtes plein. Vous n'avez pas dû pouvoir vous démener pour vous remplir les poches, comme vous aviez pensé, ou pour faire du butin, pas vrai ?

RUZANTE. – Mah, je n'ai rien gagné ni rien pillé, moi. J'ai même fini par manger mes armes.

MENATO. – Chancre, comment ça ? Vous seriez devenu assez féroce pour manger du fer ?

RUZANTE. – Mon ami, si vous fussiez là où je fus, moi, vous auriez aussi appris à manger du fer et des manteaux. J'ai vendu mes armes à l'auberge pour manger, parce que je n'avais pas d'argent.

MENATO. – Mais vous ne gagniez rien quand vous faisiez un prisonnier aux ennemis ?

RUZANTE. – Voyons, moi, je n'ai jamais cherché à faire du mal aux hommes. Pourquoi voulez-vous que j'en capture ? Qu'est-ce qu'ils m'ont fait, à moi ? J'essayais plutôt de capturer une vache, moi, ou une jument, et je n'ai jamais eu d'histoires.

MENATO. – Bon sang, vous avez une sale mine. Vous n'avez pas du tout la mine d'un valeureux soldat. Pour un peu, personne ne croirait que vous avez été sur un champ de bataille. Moi, je croyais vous voir revenir avec le visage tailladé, ou estropié d'une jambe ou d'un bras, ou avec un œil en moins... Enfin, vous vous en êtes bien sorti. Mais vous n'avez rien, non, vraiment rien d'un sacré bouffeur de ferraille...

RUZANTE. – Il faut bien autre chose qu'un visage tailladé, ou être estropié, pour montrer son courage. Il faut bien autre chose que cela. Vous croyez que j'aurais peur, moi, de quatre visages balafrés ? Non. Vous croyez que je ne saurais pas leur couper les jarrets ? Si. Je tremblerais, tiens ! Ils seraient les premiers à décamper !

MENATO. – J'ai dans l'idée que vous ne voulez plus retourner à l'armée ? Pas vrai ?

RUZANTE. – Qu'est-ce que j'en sais, moi ? S'ils payaient, et s'ils ne faisaient pas des mois de cent jours, je pourrais peut-être y retourner.

MENATO. – Pute, vous êtes parti avec tant de cœur, et vous revenez tellement changé.

RUZANTE. – Eh, si vous fussiez là où je fus, moi !

MENATO. – Il vous est arrivé un sale coup, pas vrai ? J'ai bon nez, non ?

RUZANTE. – Non : je veux dire que c'est le chancre si on ne trouve rien à lever.

MENATO. – Qu'est-ce que ça veut dire « lever » ? On dirait que vous parlez l'allemand, non ?

RUZANTE. – On parle comme ça à l'armée. « Lever », ça veut dire manger ; « barboter » ça veut dire faire ripaille.

MENATO. – Pute, moi j'aurais compris « lever » comme quand on lève quelqu'un de terre, qu'on le tire avec une corde, et « barboter », comme quand on passe l'eau et qu'il n'y a pas de pont. Va comprendre, toi ! Dites, vous êtes-vous jamais trouvé dans une escarmouche ?

RUZANTE. – Eh, si seulement je ne m'y étais pas trouvé ! Pas parce que j'ai eu peur, ou du mal, vous comprenez ? mais parce que les nôtres se sont laissé submerger : ceux qui étaient devant (parce que moi, j'étais derrière, comme chef de groupe, comme caporal) ils se sont enfuis, les misérables, et alors moi, j'ai dû m'enfuir comme un brave. Un seul contre autant, vous comprenez ce que je dis ? qui résisterait ? J'ai couru d'une belle course, et j'avais cette belle épée courbe que vous connaissez, et je l'ai jetée loin de moi, et maintenant si je le pouvais, je la rachèterais bien pour trois écus.

MENATO. – Mais, chancre, pourquoi vous l'avez jetée loin de vous ?

RUZANTE. – Eh, si vous fussiez là où je fus, moi ! Il s'agit de ne pas être une poire, je vous le dis. J'ai jeté ma belle épée courbe parce que, quand je n'en pouvais plus, dans la confusion, je me suis mêlé aux autres pour m'enfuir ; et vu qu'ils n'ont pas ce genre d'épée, eux,

pour qu'ils ne me reconnaissent pas, je l'ai jetée, moi. Et puis on ne frappe pas quelqu'un qui n'a pas d'arme, vous comprenez ce que je dis ? Les hommes sans arme font peine et pitié, vous comprenez ?

MENATO. – Bien sûr que je comprends. Mais, et avec la croix, comment vous avez fait ?

RUZANTE. – Ma croix était rouge d'un côté et blanche de l'autre : et moi, d'un seul coup, je la retournai. Il ne faut pas être couillon, je vous le dis : je suis devenu astucieux. Depuis cette fois-là, quand les nôtres en venaient aux mains, j'étais, je vais vous dire, sur des ailes, comme ça... Vous comprenez ?

MENATO. – Eh, si je comprends ! Vous cherchiez de quel côté vous enfuir...

RUZANTE. – Oui : pas tellement pour m'enfuir, mais pour sauver ma peau, vous comprenez ? Parce qu'un seul homme ne peut rien contre un si grand nombre, comme vous savez.

MENATO. – Quand vous étiez pris dans une escarmouche, dites-moi franchement, est-ce que vous ne vous disiez jamais : « Ah ! si seulement j'étais à la maison ! », comme ça, rien que pour vous, tout bas ? Dites-le puisque, de toute façon, avec moi, vous comprenez ? vous pouvez parler comme vous voulez.

RUZANTE. – Oh, si vous fussiez là où je fus, moi, vous en auriez fait plus de quatre, des vœux. Que croyez-vous que ce soit, d'être dans ce pays-là ? Où tu ne connais personne, où tu ne sais pas où aller, et où tu en